Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

Suite N° 13

Les «Echappées de Jardins».

Parfois nos plantes cultivées parviennent à quitter jardins et champs pour aller se fixer dans le voisinage, ou souvent à de plus grandes distances. En général, leur nombre est relativement élevé. Dans sa Flore du Centre et du Nord de l'Allemagne Potonié mentionne environ 200 espèces pour ces contrées (4e édition 1889, Berlin). De son côté, Caruel, nous renseigne que depuis le seizième siècle une centaine d'échappées font partie de la Flore de la Toscane (Publication de 1867, Milan). Il est à noter que la majeure partie de ces plantes s'introduisent «pour de bon» dans la flore du pays, qui, par la suite, se trouve ainsi enrichie par autant de représentants. Elles se recrutent principalement parmi les plantes économiques et ornementales. Ce sont pour la plupart des annuelles, parfois aussi des vivaces. Quand à leurs moyens d'évasion, ils sont ordinairement fournis par la dissémination des graines, mais également par les stolons et les racines pourvues de germes. Ce serait abuser de la patience des lecteurs, si je voulais énumérer toutes les «échappées» certainement connues par tous les initiés.

Qu'il me soit permis de reproduire ici quelques annotations personnelles, oh, pas extraordinaires, non, mais authentiques, positives, inspirant peut-être un peu d'intérêt à qui l'étude de la vie des plantes est chère.

Nous connaissons tous: 1. *L'Asperge officinale* comme «plante sauvage», habitant les sables maritimes, les bords des cours d'eau, etc., mais c'est la «cultivée» qui entre ordinairement dans nos conversations, quand l'occasion s'y prête. Comme telle, elle s'échappe volontiers des jardins, pour vivre en toute liberté et à l'aise là, où le jardinier a bien voulu se débarrasser de ses dépouilles en automne, pourvu toutefois que le terrain fût à ses convenances, c'est-à-dire, léger, sablonneux et fertile. C'est ainsi que j'ai pu observer pendant toute une période d'années de nombreuses colonies d'asperges pulluler dans la terre vaseuse des bords de l'Alzette, en aval de l'embouchure de l'Eisch à Mersch. Les premières constatations en remontent à l'année 1885.

2. *L'épine-vinette,* originaire de l'Europe méridionale, se rencontre assez souvent dans les haies, les buissons, les bois montueux, les coteaux rocheux, de préférence à terrain calcaire, notamment dans le voisinage de jardins et parcs, où on la cultive comme plante d'ornement. Certains oiseaux sont friands de ses baies, dont ils propagent les graines indigestes. Une petite colonie de «Vinettiers communs» s'installa vers 1887 et s'y maintint durant de longues années, sur les bords boisés de l'Eisch, entre Mariental et Ansembourg, dans la romantique vallée si recherchée des touristes. Le paysan voit de mauvais œil cette échappée, si dangereuse pour les blés, car l'Aecidium qui produit la rouille des céréales s'y développe fréquemment. Il préférerait qu'elle continuât plutôt à embellir les bosquets et rocailles des parcs, où elle fait si bien.

3. *Le muflier à grandes fleurs,* dit «Gueule de lion ou de loup», vieille habituée de nos jardins, aime à se fixer sur les vieux murs, dans les terrains boisés et pierreux, proches des lieux de culture et semble s'y plaire mieux que dans les massifs à humus, que l'ami des fleurs prépare soigneusement à son intention. Ces habitats, hors des jardins, sont nombreux, comme on sait. Personnellement j'ai pu en observer sur les murs et dans les fossés entourant le vieux château fort de Mersch et le presbytère d'Ansembourg, dans la vallée précitée de l'Eisch.

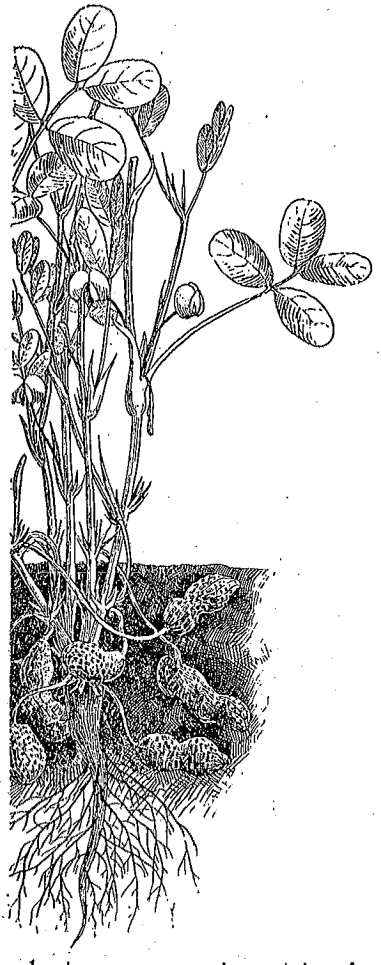
4. Une plante «rare» en comparaison de celles que je viens de mentionner et que j'ai rencontrée dans le temps comme «échappée» sur les murs au village d'Ansembourg, c'était en 1885, c'est *l'Arabette des Alpes,* qui, comme son nom l'indique, habite plutôt les Alpes (et les Pyrénées) et n'est commune nulle part. On la cultive en bordures et massifs, à cause de son feuillage feutré et gazonnant, ainsi que pour ses innombrables jolies fleurs blanches. Elle n'aime pas, paraît-il, l'esclavage, fut-il des plus doux: elle est une vraie enfant des montagnes et se hisse ,à l'occasion, sur les murs et les rocs du voisinage. Cela lui rappelle de toute évidence sa patrie!

5. Une autre «échappée par excellence» est *la Giroflée de muraille,* déjà appréciée dans l'antiquité comme plante d'ornement de marque. Cette vivace ou bisannuelle nous vient des pays méditerranéens et s'est évadée des parterres pour mener une vie libre de toute contrainte sur les vieux murs et les

rochers. Ses graines trouvent dans la moindre fissure assez de place pour y enfoncer racines et radicelles. On la voit presque toujours dans le voisinage de nos habitations. Elle se retrouve un peu partout en France, dans toute la Belgique, dans les vallées de la Moselle, du Rhin, du Main, de la Nahe, de préférence dans le calcaire. En mai et juin, quand ses fleurs resplendissent d'or et embaument l'air de leur parfum de girofle, il faut aller la voir, accrochée aux ruines de l'antique château de Vianden, ou garnissant les flancs des énormes rochers du «Bock» et les murs de forteresse de la «Corniche».

La liste des «échappées» pourrait facilement être prolongée... Fin avril 1929, mon chemin me conduisit vers la belle commune d'Uccle de l'agglomération bruxelloise. Les beaux parcs n'y sont pas rares. Les allées et sentiers bordés d'arbres permetttent de jeter par ci, par là, un coup d'œil dans ses jardins d'art et sur ces coins merveilleux, où règne la fleur en maîtresse absolue. A la bifurcation des rues Gatti de Gamond et du Merlo, face à l'entrée du château d'Uccle, au pied d'une haie d'aubépine, au bord du chemin, dans un terrain sablonneux, s'étalent devant moi de nombreux groupes de petites plantes, hautes de 10 à 20 centimètres, à feuilles charnues, dont les limbes entourent les tiges qui, elles, portent de toutes petites fleurs très blanches, luisant au soleil du premier printemps: on l'a déjà deviné, c'est la mignonne, gentille *Claytonie perfoliée,* le «Springbeauty» des Anglais, le pourpier d'hiver, proche parente de notre pourpier des potagers et, comme lui, une plante économique; une exotique de l'Amérique du Nord et des Indes Occidentales, qu'on trouve «rarement» à l'état subspontané le long des haies, pour ce qui concerne la Belgique. La trouvaille, *sit venia verbo,* n'a rien d'extraordinaire, puisque Crépin énumère la Portulacée dans sa Flore de Belgique, page 100 (9e édition), mais ce qui vaut, peut-être, la peine d'être noté, c'est que dans maintes contrées, dans le Grand-Duché également, la plante n'est pas connue et, partant, non mentionnée dans les Flores respectives, ni comme «subspontanée», ni comme «échappée de jardins».

Arachides



Dans nos magasins de primeurs on met aussi en vente un peu partout des arachides. Il s'agit, comme on sait, des fruits de l'herbe annuelle dite arachide hypogée, en langage ordinaire, gesse naissant sous terre. Cette légumineuse présente maintes particularités. Et d'abord: 1) il est tout naturel que les plantes qui, d'une façon ou de l'autre, jouent un rôle esthétique, économique ou autre, portent de nombreux noms populaires. C'est ainsi que l'arachide est encore nommée pistache de terre, noix, noisette, amande, gland, fève de terre ou cacahuate (nom espagnol), cacahuète (désignation employée par nos marchands de rues) et, enfin, pâture des perroquets, pour ne citer que les noms les plus en vogue. 2) Pour ce qui est du pays d'origine et des habitats de l'arachide, tout le monde est d'accord qu'il s'agit d'une plante de culture extrêmement ancienne. Il est vrai que certains auteurs prétendent que sa vraie patrie n'est pas connue avec certitude, d'autres cependant affirment, en se basant sur des constatations irréfutables, qu'elle est originaire du Mexique et du Brésil. D'autres rapportent que des fruits d'arachide furent découverts dans les cimetières anciens du XII° au XV° siècle à Lima. Depuis les temps les plus reculés notre papilionacée est cultivée en énormes quantités dans tous les pays tropicaux et subtropicaux, même en Algérie, en Espagne, dans le Midi de la France, en Italie septentrionale (Turin). 3) Au point de vue économique, il est à noter que dans les pays chauds les fruits d'arachide, oléagineux par excellence, fournissent aux

populations indigènes un aliment très précieux et spécialement important. Ils contiennent principalement de l'huile, des corps albumineux, du sucre, de la gomme, de l'amidon, des substances minérales, etc. On les consomme frais, moulus, grillés, bouillis, cuits. Ils donnent la très estimée huile d'arachide, l'huile «de table» du commerce, servant également en médecine aux frictions et s'y maintenant comme telle à côté des nombreuses huiles d'autre provenance, mais employés aux mêmes fins. 4) Sa particularité la plus frappante est incontestablement celle de cacher ses gousses sous terre, afin de les soustraire aux convoitises des animaux particulièrement avides de ces sortes de délicatesses.

Comment la plante se comporte-t-elle pour atteindre son but d'une originalité toute spéciale? Voici: Après que les belles petites fleurs jaunes, groupées à l'aisselle des feuilles, se sont fanées, les pédoncules des fleurs inférieures, femelles ou polygames (les fleurs supérieures étant mâles) se mettent, sans perte de temps, à se recourber vers le bas, à grandir de belle façon et introduisent ainsi l'ovaire, qui vient d'être fécondé, dans le sol, à une profondeur de 5 à 8 cm. Ici les graines ont le loisir de se développer et doivent être déterrées après leur maturité. C'est une curiosité biologique. Nous sommes en présence d'un sujet savoureux de méditation, pour autant que nous nous intéressons aux questions de la lutte pour la vie, aux problèmes de l'évolution, aussi variés que troublants.

Pollinisation.

Un champ immense d'observations troublantes s'étale devant nous, si nous prêtons notre attention aux circonstances dans lesquelles s'opère la fécondation par le pollen, la reproduction sexuelle des plantes. Ici encore la nature réalise des «trucs» (si j'ose m'exprimer ainsi) d'une subtilité extrême, en procédant par des moyens de séduction d'une puissance irrésistible. C'est, à mon avis, ce qui fait, en grande partie, le charme de l'étude de la vie des plantes. Celui qui a des yeux pour voir, n'ignore pas, que pour le transport du pollen, surtout au loin, c'est en première ligne le vent qui joue un rôle prépondérant (plantes anémophiles). Chez beaucoup de cryptogames et chez quelques phanérogames immergées, c'est l'eau qui, *ceteris paribus,* se charge du rôle du vent (plantes hydrophiles). Le gros des transporteurs de pollen, la nature le recrute cependant parmi les animaux, et les plantes n'en ex-

ploitent pas seulement l'instinct de conservation, mais aussi celui de la propagation... Même l'observateur superficiel sait que dans le monde animal ce sont en tout premier lieu les insectes qui assument la charge de porter le pollen de l'anthère à l'organe femelle de la fleur. Afin de les attirer, les plantes (entomophiles) offrent aux flâneurs ailés, friands de fine délicatesse, du miel délicieux. Elles s'entourent en outre d'une atmosphère richement embaumée, tout en faisant parade de somptueuses couleurs servant d'enseignes séductrices. Elles cherchent donc à flatter les sens principaux de leurs serviteurs inconscients. A côté des différents hexapodes on voit dans les pays chauds les oiseaux-mouches, les lestes petits colibris leur faire concurrence. Ils viennent s'enivrer du suc des nectaires de certaines fleurs, qui sont très avidement recherchées par ces bijoux volants, souvent pas beaucoup plus grands que des insectes de bonne taille (plantes ornithophiles). Il est peut-être moins connu qu'il existe aussi des plantes exotiques (chiropterophiles), desservies dans le sens indiqué par des chauves-souris, notamment par un ptéropode, une roussette dite chien-volant, qui vient savourer les pétales succulents des fleurs, en emportant ainsi le pollen pour le déposer à l'occasion sur les stigmates correspondants. L'observation se rapporte à une Pandanée, un arbre exotique ornemental. Pour finir, je voudrais rappeler à la mémoire des lecteurs que nous possédons dans le pays, dans la flore indigène, deux plantes qui sont citées en exemples par les auteurs biologistes, quand ils viennent à parler du fait curieux, consistant en une pollinisation effectuée par des «mollusques», des limaçons etc. (plantes malacophiles). Ce sont l'aroïdée dite Calla des marais et nos deux saxifragées, nommées Dorines. Le Calla en question habite, on le sait, les marais tourbeux et est signalé comme rare. Dans le G.-D. de Luxembourg il fut observé aux environs des villages de Nœrtrange, dans le dévonien (schistes de Wiltz) et de Troine (schistes de Trois-Vierges), (comparez Edm. J. Klein, Flora der Heimat - 1897). Les deux dorines (à tiges trigones, respectivement tétragones), habitant les bois et rochers ombreux, frais, humides, sont également assez rares partout. C'est en colonies drues qu'elles montrent de loin déjà, de mars à juin, leurs innombrables calices dorés, étalés en nappes vivantes et recouvrant ainsi parfois, tout d'un tenant, plusieurs mètres carrés de sol forestier: sous-bois plein de mystère, dont l'aspect merveilleux s'est gravé profondément dans ma mémoire. Une troisième plante malacophile ,exotique celle-là, mais devenue peu à peu une plante «domestique», c'est la Liliacée dite Aspidistra, vivace par excellence, ornement durable et populaire de nos appartements. La fécondation par

des limaçons de ses fleurs, sortant de la terre sans pédoncule, à ras du sol, s'observe aisément, dit-on, dans ses habitats d'origine, en Chine et au Japon.

Pierrot et Friquet (Mösch a Kârmösch).

En voilà deux cousins, qui, de loin, certes, ont une certaine ressemblance, mais qui de près se distinguent tout d'abord par une taille quelque peu différente, dans ce sens, qu'adulte et normalement constitué et développé, Pierrot mesure de la pointe du bec à l'extrémité de la queue 15 et Friquet, dans les mêmes conditions, 13 cm en longueur. L'étendue des ailes déployées mesure chez le premier en moyenne 24,5, chez l'autre 22,5 cm. Le premier porte une queue plus longue de quelques cm et le bec épais et conique est plus solide. En général, Pierrot ne brille pas par une distinction native et se présente en tout plus lourd, tandis que Friquet montre plus d'élégance dans les lignes, plus de sveltesse dans les formes et les mouvements.

Pour ce qui est de leur livrée, elle est simple, nullement criarde et ne se fait pas remarquer par des teintes à effet. Toutefois, les nuances de la couleur dominante, gris brunâtre, modeste, calme, sobre, ne sont pas sans produire, vues de près, une sensation agréable à l'œil de l'observateur.

Voici les caractères distinctifs du plumage chez Pierrot et Friquet: I.) Dessus de tête d'un gris foncé — — d'un brun chocolat. II.) Dos noir avec les plumes bordées de roux — dos brun. III.) Joues d'un blanc sale — joues blanchâtres avec une tache noire centrale. IV.) Les ailes offrent «UNE» large bande transversale blanche — les ailes offrent «DEUX» étroites bandes transversales blanches. V.) Ventre d'un gris cendré, plus clair au centre — ventre uniformément blanchâtre. VI.) Gorge noire chez le mâle — noire chez le mâle et chez la femelle.

Les femelles offrent des couleurs de beaucoup plus ternes que les mâles.

Au fond, la tenue ne diffère déjà pas si sensiblement chez les deux Passéridés, mais pour celui qui y va avec précision et la finesse voulue, il n'y a guère moyen de commettre une méprise dans la détermination.

Voilà, en résumé, pour le côté physique.

Quant aux particularités biologiques les plus marquées, l'étude en offre des détails qui inspirent de l'intérêt spécialement à l'ornithologue et, en général aussi à l'ami de la nature.

Friquet habite, en compagnies plus ou moins nombreuses, les champs et occasionnellement les bois avoisinants. Son train de vie et ses manières sont essentiellement compagnardes. Il s'approche, pendant la mauvaise saison surtout, des maisons et des fermes isolées, il recherche même les villages et les villes, quand les besoins vitaux l'y contraignent, notamment la faim. Il se joint alors temporairement à Pierrot pour chercher avec lui pitance autour des habitations. Pierrot, qui s'y trouve chez lui, remplit l'office de guide, lui, qui est rompu au métier de mendiant et de maraudeur. Parfois Friquet émigre vers le midi, quand l'hiver est par trop rigoureux, Pierrot, pour sa part, ne quitte guère le logis, il est «sédentaire invétéré» et sait se tirer d'embarras dans les positions les plus difficiles de la vie. Il met à profit son naturel de prolétaire endurci, qui lui fait éviter maints ennuis douloureux que peuvent causer les renoncements vitaux les plus variés et les mortifications forcées chez les efféminés à poils et à plumes.

Friquet se loge principalement sur les arbres, sur des pommiers de préférence, semble-t-il, ainsi que sur des saules-têtards, dont les crevasses et les creux lui fournissent l'occasion d'emménager un nid façonné sans art par des matériaux à portée de bec. Pierrot n'est rien moins que difficile dans le choix de son home, tout coin et recoin de nos habitations et de leurs dépendances suffit à son goût de filou et de polisson des rues. Il se fixe là, où les ressources de maraudage sont les plus nombreuses et les plus faciles.

Friquet consomme de grandes quantités d'insectes nuisibles à l'agriculture durant la majeure partie de l'année. Il nous rend donc des services appréciables. Il est vrai qu'au temps de la moisson il devient plutôt granivore. Grand Dieu, accordons-lui une petite récompense, cédons-lui quelques grains et graines, il nous en restera toujours assez. Pierrot aussi, si farouchement décrié par quiconque se croit appelé à parler de lui, vaut mieux que sa réputation. En effet, tout pilleur, tout maraudeur, tout filou qu'il est, c'est surtout pendant les couvaisons (il en connaît trois par an) qu'il nettoie littéralement nos jardins d'une foule énorme de chenilles destructices des plantes à fleurs, des légumes, du feuillage des arbres fruitiers de nos jardins et vergers. Il détruit d'autres vermines encore et des insectes innombrables de tout genre, ennemis notoires de nos cultures. Oui, nous sommes d'accord, Pierrot est gourmand, rusé, narquois, effronté, batailleur, mais soyons justes, il a aussi ses bons côtés.

En désire-t-on des preuves. En voici une que nous tenons du grand naturaliste Fabre, qui a une fois compté autour d'un

nid de Pierrot les débris de 700 hannetons. . . il serait facile d'ajouter d'autres preuves pas moins éclatantes. De tels témoignages parlent un langage clair et précis. Tout bien pesé, est-il dit autre part, l'aide efficace du moineau domestique, notamment au printemps, compense, et bien au-delà ,les dégâts accidentels qu'il impose à l'agriculteur en été et en automne. Pierrot trouve alors, et non à tort, qu'il lui revient un petit dédommagement et il le prélève lui-même, non sans quelque effronterie et audace, il faut en convenir. Mais, ne voit-on pas des faits absolument analogues, et souvent pires, dans d'autres milieux? et un peu partout de part le monde?

Laissons passer à Pierrot son indiscrétion. Les hommes n'aiment pas toujours non plus attendre qu'on leur exprime des remercîments ou qu'on leur adresse des félicitations pour services rendus.

Qu'on laisse les moineaux en paix, tant qu'ils ne nous causent pas trop d'ennuis. Défendons-nous contre leurs déprédations, lorsqu'elles sont évidentes et notoires, mais respectons ces oiseaux comme nous respectons tout être créé, dans la mesure, où il ne nous devient pas trop incommode.

Friquet et Pierrot demandent à l'agriculteur, à l'horticulteur et au silviculteur leur tribut en grains et graines pour avoir débarrassé leurs champs et prés, leurs jardins, leurs vergers et bois d'insectes nuisibles.

La plupart des campagnards-cultivateurs comprennent la nature avec laquelle ils se sont familiarisés dès la tendre enfance et professent des idées larges que leur inculque leur noble métier. En semant le grain, ils jettent quelques poignées de plus, en se disant que c'est là la part des moineaux.

Je me rappellerai toujours, et non sans une certaine émotion, la sage, franche et ingénue réponse que nous fit le 24 février 1936 à Brouch-lez-Biver l'affable paysan, auquel nous avions posé la question de la nuisibilité de leurs colonies de corneilles-freux: «Jä, jä, mir geheien e Pu'er Gräpp me' an d'Steck, fir hir Däl, 't könt net drop un.»

Rectifications: page 85, 26e ligne d'en haut, lire: Kreas = chair, sozo = je conserve; page 90, 11e ligne d'en haut, lire: rhumatisants.